

LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIÈME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

—A propos de Saint-Efflam et de ses environs, demanda Lucien assez goguenard, en s'adressant à Claudine, —je serais assez curieux de savoir ce que sont devenus les chevaliers servants de ces demoiselles ?

—De quels chevaliers servants parlez-vous ? — questionna à son tour Dina, avec une moue assez dédaigneuse.

—Mais... de ces deux héros d'opérette qui nous donnèrent à Keravilio une si étonnante représentation de pugilat avec les frères Garmin.

Et se sentant plein d'esprit, maintenant surtout que ceux dont il parlait n'étaient point là, Lucien de Myriès se mit en devoir de narrer la scène de l'hôtel dans laquelle Lebreton et Bertie Johnson avaient administré à leurs misérables hôtes de la petite station perdue une si magistrale leçon. Il crut devoir ajouter à la vérité en la dénaturant par des détails inexacts dont l'intention était manifestement de ridiculiser les deux héros de l'aventure.

Aliette et Dina se turent. Invitées de M. de Myriès, elles ne pouvaient tancer comme elles l'auraient voulu l'audacieux mensonge du fils de leur hôte. La belle brune avait du sang aux joues et du feu dans les yeux. Ce fut Germaine de Pengoaz, que sa qualité de proche parente mettait plus à l'aise, qui donna la réplique à l'impudent garçon :

—N'empêche, mon cher Lucien, —dit-elle, —que ce n'est pas vous qui auriez fait ce qu'on fait ces messieurs.

La voix claire, au timbre de cristal, tranchait comme une lame. Le jeune viveur feignit de prendre la chose en riant :

—Bien certainement non, je ne l'aurais pas fait. Je n'ai pas l'habitude de me commettre avec des gens comme ceux là et de me rendre ridicule. J'aurais donc commencé par ne pas me mettre dans le cas de me faire manquer de respect.

—Ça veut-il dire que vous auriez fait des excuses en retour de la grossièreté des Garmin ?

Il faut croire que la verve de Lucien était tout en surface, car il laissa voir de l'humeur.

—D'abord, ma chère petite cousine, —riposta-t-il— laissez-moi vous assurer que ces choses-là ne me seraient pas arrivées. On ne manque de respect qu'à ceux qui le méritent. Or, les Garmin, qui connaissent mon cher père, ne lui ont jamais témoigné, ainsi qu'à moi, que de la déférence.

On se regarda avec quelque surprise. Sans doute, les Ferreix ignoraient ces relations de l'ancien procureur avec les hôteliers de Keravilio. —M. de Myriès échangea un rapide coup d'œil avec Félix Dargenté.

—Oui, —fit-il, bon enfant, —je connais les frères Garmin depuis assez longtemps. Ce sont de bons diables au fond.

—Voilà ce que je n'ai jamais cru, mon oncle, —reprit encore Germaine. —Je me rappelle que lorsque nous sommes allés nous installer à Lannion, vous n'aviez pas l'air de les aimer beaucoup. Je me souviens même qu'un jour vous eûtes une violente querelle avec l'aîné des deux frères, celui qui s'appelait Eustache, parce qu'il était venu vous demander de l'argent.

M. de Myriès se mit à rire d'un rire forcé dans lequel tremblait une certaine angoisse.

—Bah ! C'était un incident de peu d'importance

grossi par ton imagination d'enfant, sans aucun doute ?

—Hé ! mon oncle, —insista la jeune fille, —il n'y a pas si longtemps de cela, cinq ans tout au plus. J'avais douze ans.

Le sujet n'était point assurément pour plaire à l'ancien magistrat. Il trouvait cette petite fille insupportable.

Il crut devoir s'expliquer pour mettre fin à une conversation qui jetait un certain froid dans l'assistance.

—C'est ma foi vrai, —fit-il, —et cette enfant a raison. Ce sont des butors que ces Garmin, et maintenant je me rappelle très bien l'incident auquel Germaine vient de faire allusion. Figurez-vous que j'ai eu la faiblesse de prêter à ces gaillards-là, au moment où ils sont venus s'installer à Keravilio, quelques petits capitaux avec lesquels il ont acheté le terrain et fait construire leur hôtel. Or, ils se montraient insatiable, et vous savez ce que c'est en pareil cas. Quand on prête de l'argent, on ne désire pas le perdre et l'on se laisse aller trop volontiers à en ajouter.

—C'est donc pour cela qu'ils reviennent encore à la charge ? —s'exclama gaiement Lucien devenu de belle humeur.

En ce moment, M. Ferreix risqua, lui aussi, une remarque sur le sujet.

—Ces Garmin sont venus s'établir dans le pays, je crois, quelque temps après le fameux crime de Rosmeur ?

—Quel crime ? —interrogea avidement Germaine.

—Oh ! fit Mme Ferreix assez tristement, —une douloureuse histoire, celle d'une jeune fille qu'on trouva morte dans le bois de Rosmeur, au pied des ruines. Mes filles doivent se souvenir de cet affreux événement qui mit toute la contrée en émoi et que la justice ne put éclaircir.

—En effet, —reprit encore M. Ferreix, —et M. Lorrain ici présent y joua un rôle. Nous dûmes classer l'affaire, et l'assassin ne fut pas retrouvé.

Ici encore Germaine de Pengoaz intervint avec sa liberté habituelle.

—Je suis sûre, moi, que c'étaient les frères Garmin qui l'avaient assassinée, cette pauvre jeune fille.

Mais on avait assez de ce sujet macabre. Le dialogue prit un tour plus conforme à la gaieté d'une table luxueusement servie.

Le dîner prit fin et l'on passa au salon pour achever la soirée. Profitant d'une liberté relative, Germaine, qui connaissait le logis et ses habitudes, entraîna Claudine et Alix vers une sorte de bibliothèque où deux belles panoplies s'accrochaient aux murs.

L'une d'elle était faite d'armes étrangères, au nombre desquels figuraient des arcs et des flèches de sauvages, des poignards et des kris malais à lames évidées, portant au centre une rainure couverte d'une sorte d'enduit brunâtre. Plusieurs des flèches étaient revêtues de ce même enduit. —Aliette étendit la main, ce que voyant, Dina voulut lui en arracher une pour la montrer à sa sœur.

Dans l'effort qu'elle fit, la pointe de la flèche se cassa et tomba sur le tapis, et comme la jeune fille se penchait pour la ramasser, un cri étouffé se fit entendre derrière elle, tandis qu'un bras la retenait.

—Oh ! ne touchez pas ça, mademoiselle. C'est extrêmement dangereux. Une simple piqûre donne la mort. Ces armes sont empoisonnées.

La belle brune eut un fier éclair dans ses grands yeux noirs. Elle se retourna vers Lucien qui venait

—Merci de l'avertissement, monsieur. —Mais, avec votre permission, j'emporterai ce morceau de flèche... par curiosité.

—En ce cas, —fit Lucien avec une véritable terreur, —je vais appeler mon père pour qu'il le ramasse lui-même et vous le donne tout enveloppé. Il n'y a que lui, chez nous, qui ose toucher ces dangereux joujoux. Il en a l'habitude.

Et comme il venait de le dire, il appela M. de Myriès et lui exprima le désir de la jeune fille.

Chose étrange ! les traits du père exprimèrent une épouvante égale à celle que venait de manifester le fils.

Pâle les yeux hagards, comme halluciné, cet homme, tout à l'heure rieur et gai, semblait en proie à une sorte de folie.

Ses yeux ne pouvait se détacher de la pointe meurtrière.

Des mots sans suite jaillissaient de sa bouche :

—La flèche ! la flèche ! Je croyais l'avoir détruite, brûlée. La voilà pourtant !

Et ses mains se tendaient, tout son corps était agité d'un long tremblement.

Autour de lui, on était accouru, on le considérait avec stupeur, sans comprendre.

Seul, M. Félix Dargenté avait froncé le sourcil, et, haussant les épaules avec une sorte d'impatience, avait saisi le bras de son ami en même temps qu'il ramassait la terrible pointe.

—En voilà de l'émotion ! —s'exclama-t-il bruyamment, —et pour bien peu de chose encore !

Il enveloppa tranquillement le morceau de la flèche empoisonnée dans un morceau de papier et le tendit gracieusement à Dina.

—Tenez, mademoiselle, voici cet objet dangereux qui fait pâir les hommes aussi bien trempés que notre ami Myriès. Entre nous, je suis convaincu qu'il est absolument inoffensif et que, si jamais il a été dangereux, son venin s'est épuisé depuis longtemps.

M. de Myriès avait recouvré son sang-froid et se rendait compte de l'impression produite autour de lui. Il sourit :

—J'ai à demander pardon à tout le monde de ma sottise émotion. Mais j'ai éprouvé une véritable terreur à la pensée que Mlle Claudine pouvait se blesser. Pensez donc. Les effets sont foudroyants. C'est du suc d'euphorbe tel que le distillent les sauvages de l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Notre pauvre petite chienne Mias en est morte en moins de deux heures. Et c'est là le souvenir qui m'a fait trembler.

L'incident était clos. Mais Mme Ferreix, alarmée, disait à Dina :

—Jette donc cette horreur au feu, ma fille. C'est atroce de penser que l'on peut porter la mort sur soi avec tant de désinvolture.

Mais Dina était romanesque autant que brave. Elle s'entêta et répondit en riant :

—Ah ! ma foi, non ! Je le garde ce petit d'os mortel, quand ce ne serait que pour conserver le souvenir de notre émotion.

Cependant la soirée s'achevait, et l'heure était venue pour les convives de se retirer.

La famille Ferreix prit, cette fois, une voiture au seul de la maison et en quelques minutes se retrouva chez elle.

Il était tard. Les jeunes filles n'avaient passé qu'une soirée ennuyeuse. Elles renirent au lendemain le plaisir d'échanger leurs impressions, ce qui n'empêcha pas Dina, lorsqu'elle se trouva en tête-à-tête avec Aliette, de lui dire en montrant la pointe de flèche :

—C'est égal, M. de Myriès était plus effrayé que moi et que nous tous.

Alix saisit vivement le bras de sa sœur :

—Oh ! je t'en supplie, Dina, pose cette horrible chose. Est-il possible de jouer avec cela ?

Claudine enferma la pointe dans une petite cassette de bois de santal qu'elle plaça dans son armoire. Puis, rieuse :